**Perspectives chinoises**

**2010/1 | 2010**
**Le cinéma indépendant chinois**

# *Larissa N. Heinrich,* The Afterlife of Images: Translating the Pathological Body between China and the West

**David Luesink**

**Édition électronique**
URL : http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/5440
ISSN : 1996-4609

**Éditeur**
Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

**Édition imprimée**
Date de publication : 26 avril 2010
ISSN : 1021-9013

**Référence électronique**
David Luesink, « *Larissa N. Heinrich,* The Afterlife of Images: Translating the Pathological Body between China and the West », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2010/1 | 2010, mis en ligne le 26 avril 2010, consulté le 05 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/5440

Ce document a été généré automatiquement le 5 mai 2019.

© Tous droits réservés

# *Larissa N. Heinrich,* The Afterlife of Images: Translating the Pathological Body between China and the West

David Luesink

1 Larissa N. Heinrich, The Afterlife of Images: Translating the Pathological Body between China and the West, Durham, Duke University Press, 2008, 222 p.

2

Comment en est-on arrivé à connaître la Chine sous le nom d'« homme malade de l'Asie » à la fin du XIXe siècle ? La pathologie a en effet jusqu'à présent servi de métaphore pour évoquer la faiblesse politique de la Chine suite aux incursions impérialistes après 1839 et aux rébellions internes du milieu du siècle qui ont contraint à la décentralisation politique et militaire. Pour Larissa Heinrich cette appellation a une origine tout autre. Son livre montre en effet que l'association entre la Chine et la maladie n'est, à l'époque, pas seulement métaphorique mais bien concrète et visuelle. Dans chacun des quatre chapitres richement documentés et illustrés de cet ouvrage, Heinrich analyse images et collections discrètes d'images et nous montre de quelle manière celles–ci ont circulé entre la Chine et l'Occident. Au fil du temps elles ont été l'objet d'interprétations multiples et ont contribué à faire circuler une vision de plus en plus négative de la santé du corps chinois et de ses supposées « insuffisances ».

3 Ainsi, les images destinées à l'origine à montrer les méthodes adoptées par les Chinois pour se protéger de la variole sont transformées, à force d'échanges, en « preuves » que la Chine est le foyer de cette maladie terrifiante (chapitre 1). Il en est de même pour les portraits montrant des patients chinois atteints de tumeurs gigantesques avant et après opération chirurgicale. Ces portraits, originellement commandés par le missionnaire et médecin Peter Parker pour montrer à d'éventuels futurs patients et donateurs les prouesses dont son scalpel est capable, « attestent » également d'une pathologie culturelle chinoise qu'il faut à tout prix soigner (chapitre 2). Les débuts de la photographie médicale sont imprégnés de darwinisme social et contribuent à associer race et maladie. Par conséquent, les photographies semi-pornographiques de patients «

avant-et-après » ont renforcé le langage de la pathologie somatique chinoise et l'ont réifié pour en faire un discours dyadique sur la différence raciale et sur ses solutions médicales (chapitre 3). Ces représentations sur la faiblesse physique en Chine ont inévitablement influencé les Chinois qui les ont employées à leur tour pour diagnostiquer leur propre « pathologie culturelle« . Cela se manifeste de manière remarquable dans le travail de Lu Xun, écrivain chinois parmi les plus importants du Xxe siècle (chapitre 4). Le travail d'Heinrich offre un argument fort en faveur de la mise en valeur des ressources visuelles dans nos généalogies critiques. Le contenu et les arguments centraux des trois premiers chapitres ayant été développé dans des articles publiés précédemment par l'auteur, je concentrerai le reste de mes commentaires sur le chapitre qui constitue, selon moi, l'intérêt majeur de ce livre, le chapitre 4 intitulé « "Ce qu'il est difficile pour l'oeil de percevoirî : Esthétique anatomique de Benjamin Hobston à Lu Xun » .

4 Une lecture possible du livre d'Heinrich consiste à situer la modernité chinoise au moment de l'infiltration d'une esthétique du corps étrangère « réaliste » dans la métaphysique chinoise. Les peintures de Lam Qua et les travaux de ses successeurs en photographie apparaissent ainsi comme le simple prologue à l'introduction et à l'acceptation d'une vision clinico-anatomique du corps. Les images « avant-et-après » démontrent concrètement aux patients potentiels des missionnaires médecins que le scalpel du chirurgien est, ironiquement, « le moyen de devenir entier » (p. 65). Pour Heinrich, la circulation d'images décrivant le corps humain de manière radicalement nouvelle a fait voler en éclats la cosmologie chinoise du corps. Dans chacun des deux exemples sur lesquels elle s'appuie, le réalisme des images est aussi provocateur que leur contenu anatomique. Mais la rupture épistémologique commence réellement avec la publication en 1851 du Nouveau traité d'anatomie de Benjamin Hobson (A New Treatise on Anatomy [Quanti xinlun]) qui, bien que dans un premier temps largement rejeté, a pu circuler entre la Chine et le Japon sous diverses versions. Près de 50 ans plus tard, Zhou Shuren, un jeune étudiant de l'Académie navale de Jiangnan en découvre un exemplaire sur lattes avant de partir étudier l'anatomie au Japon. Cet étudiant, qui prendra plus tard le nom de plume de Lu Xun, publie un large corpus de nouvelles, romans et essais dans les années 1920 et 1930 avec la dissection comme métaphore centrale. Dans La mauvaise herbe, Lu Xun décrit une scène de meurtre très réaliste sur le plan anatomique : « un seul coup de couteau tranchant à travers sa fine peau, couleur pêche, et le sang chaud et rouge jaillira comme une flèche... » (p. 139). Si le texte sur l'anatomie de Hobson transforme l'image chinoise du corps basée sur la relation conceptuelle entre les parties du corps et les représentations anatomiques à partir d'observations de première main, l'« esthétique d'un réalisme anatomique » de Lu Xun a, quant à elle, bouleversé la poésie chinoise, jusqu'alors vague et allusive. Pour Heinrich, au cours de ces 70 années, une nouvelle vision chinoise du corps, une « réorganisation massive de la connaissance et des pratiques sociales » (p. 147, citant J. Crary), que l'on pourrait considérer comme l'avènement modernité chinoise, a vu le jour. Ce livre est exemplaire dans le sens où il réalisece que très peu de travaux académiques sur l'histoire de Chine ont réalisé : privilégier les sources visuelles sur les sources textuelles. Il aborde de manière intéressante la question de la traduction et se place dans le prolongement des travaux de Lydia Liu en la matière. Ayant déjà lu les deux premiers chapitres dans des publications précédentes, je trouve qu'en étant présenté ensemble, dans ce livre par ailleurs court, agréable à lire et fort attrayant, les arguments de Heinrich prennent toute leur puissance.

5 Chicaneur comme se doit de l'être l'historien, j'aurais tout de même quelques petites critiques à formuler. Je noterai tout d'abord l'écart entre la présentation de problèmes historiques extrêmement fertiles et la capacité de l'auteur à y apporter une réponse empiriquement satisfaisante. Dans l'introduction du chapitre sur Hobson et Lu Xun, par exemple, Heinrich affirme que « non seulement le contenu mais également la forme du dessin anatomique basé sur la dissection tel qu'il a été introduit par les missionnaires occidentaux en Chine [...] a eu un impact profond [...] à la fin de la période des Qing et par la suite » (p. 116). Cette thèse me paraît tout à fait valable, mais le chapitre en lui même constitue plus une « ébauche » d'histoire ancienne de l'anatomie (p. 116) que la démonstration d'un « profond impact ». L'attention portée aux sources visuelles est très louable, mais la connexion entre les textes d'Hobson et l'éducation de Lu Xun est peu convaincante et Heinrich ne cherche pas, au-delà de la littérature secondaire, à documenter cette relation. Parfois encore, ses questions ouvertes auraient mérité de faire place à une analyse plus en profondeur (p. 105, 111). Enfin, j'ai en ma possession un exemplaire du texte écrit par Hobson en 1851 (une réimpression de 1967 par Yiwen à Taipei) dans lequel on peut clairement discerner deux styles totalement différents de dessins anatomiques. Dans une première série, qui comprend toutes les images commentées par Heinrich, les dessins sont de type professionnel réaliste et rappellent H.V. Carter dans son presque contemporain Gray's Anatomy (1858). Dans la seconde série il s'agit, en revanche, plutôt de croquis enfantins. Les foetus et squelettes y sont représentés de manière peu réaliste. Cela est sans doute lié au fait que cet ouvrage à eu de nombreuses éditions (p. 120, 136), mais l'argument d'Heinrich, qui repose justement sur l'interprétation des images en circulation, aurait été plus fort si elle en avait exploré les différentes versions.

6 Ce livre reste dans l'ensemble un ouvrage remarquable. The Afterlife of Images a le mérite de réussir à donner à l'analyse des images une place centrale dans la recherche en histoire et incite ainsi ceux qui veulent étudier les origines du discours sur la pathologie chinoise à chercher audelà des seules sources écrites. •

7 Traduit par Laure Courret